« Un système de magie unique, un monde original et fascinant. »
sffworld.com

N.K. JEMISIN

THE KILLING MOON

Dreamblood • 1

J'AI LU

DREAMBLOOD 1

The Killing Moon

DE LA MÊME AUTEURE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les livres de la Terre fracturée

1 – *La Cinquième Saison*
2 – *La Porte de cristal*
3 – *Les Cieux pétrifiés*

Mégapoles

1 – *Genèse de la cité*
2 – *Némésis de la cité*

Lumières noires (nouvelles)

N. K. JEMISIN

DREAMBLOOD 1

The Killing Moon

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre-Paul Durastanti

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :

@jailu_editions

@jailu.collection.imaginaire

@jailu.editions

Titre original
THE KILLING MOON
BOOK ONE OF DREAMBLOOD

© N. K. Jemisin, 2012

Pour la traduction française
© Pygmalion, 2023

Note de l'auteure

Comme la plupart des écrivains de fantasy, j'éprouve une certaine difficulté à écrire des textes inspirés de véritables cultures (même disparues). Par certains côtés, je crois qu'il m'aurait été plus facile d'écrire un pur roman historique, car j'aurais pu utiliser toutes les données artistiques et factuelles qu'offrent la recherche et la science. Puisqu'il s'agit ici d'un texte fantastique et non historique, je me retrouve dans l'étrange position de devoir autant que possible *déshistorifier* ces récits – dans les faits, retirer la substance du réel et ne laisser qu'un bouillon clairet en guise d'assaisonnement. J'avais pour but de rendre hommage, *certes pas* de singer la réalité. Égyptologues en chambre, vous voilà prévenus.

En particulier, j'ai buté sur les noms de personnage, car au sein de ces cultures, beaucoup étaient des mots composés signifiants dans leurs langues – mais l'histoire se déroulant ailleurs que sur Terre, je ne pouvais utiliser celles-ci. À la place, j'ai tâché de capturer une structure et une ambiance appropriées en évitant des composés qui feraient sens

dans ces langues. N'ayant rien d'une experte, je cours le risque de voir tel personnage s'appeler « Aimé par le fromage » ou similaire. Mille pardons si cela s'avère.

Tous les hommes rêvent, mais inégalement. Ceux qui rêvent la nuit dans les recoins poussiéreux de leur esprit s'éveillent au jour pour découvrir que ce n'était que vanité ; mais les rêveurs diurnes sont des hommes dangereux, car ils peuvent jouer leur rêve les yeux ouverts, pour le rendre possible.

T. E. Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*[1]

1. Traduction de Julien Deleuze, Folio, 1992.

1

Dans les ténèbres du rêve, l'âme peut mourir.
Les peurs que nous affrontons parmi les ombres
sont des reflets sur du verre. Il est naturel
de frapper un reflet offensant,
mais alors le verre coupe ; l'âme saigne.
Le collecteur a pour tâche de sauver l'âme,
à tout prix.

(Sagesse)

Dans les ténèbres de l'éveil, une âme est morte. Sa chair, toutefois, demeure vivante – affamée, et sauvage.

Le faucheur n'a *pas* pour tâche de sauver.

*
* *

Les barbares du Nord apprenaient aux enfants à craindre la Lune Rêveuse, affirmant qu'elle rendait fou. Il s'agissait d'un blasphème excusable. Certaines nuits, la bizarre clarté lunaire qui baignait tout Gujaareh dans des volutes huileuses

couleur d'améthyste et d'aigue-marine prêtait aux masures basse caste raffinement et solidité ; les allées de briques en argile brute luisaient, comme enduites d'argent. Dans ses ombres étranges, un homme accroupi sur la corniche d'un édifice semblait un simple bas-relief devant le gris marbré du mur.

Dans cette contrée, un tel homme serait un prêtre bien décidé à accomplir le plus sacré de ses devoirs.

Ce prêtre bénéficiait d'autres atouts que les ombres pour se montrer furtif. Un entraînement poussé allégeait ses pieds sur la pierre, des pieds qu'il avait nus. Il allait peu vêtu, car il se fiait à son teint sombre pour le camoufler tandis qu'il se faufilait, guidé par les bruits de la cité. La plainte d'un nourrisson dans le logis de l'autre côté de la rue – il fit un pas. Des rires trois étages sous sa corniche – il se redressa en atteignant la fenêtre qu'il visait. Un juron étouffé et des bruits de lutte dans une venelle un pâté de maisons plus loin – il se figea, tendit l'oreille, fronça les sourcils. Mais l'agitation prit fin dans un trottinement de sandales sur le pavé qui s'éloigna jusqu'à se perdre, et il se détendit. Quand les cris d'amour du jeune couple dans le bâtiment voisin flottèrent sur la brise, il se glissa entre les rideaux, pénétrant dans la pièce.

Une chambre, toute d'élégance usée. Le prêtre discerna des chaises gracieuses tapissées de tissu élimé, des meubles en bois terni faute de cire. Arrivé au lit, il évita avec soin de projeter son ombre sur le visage du dormeur – qui souleva

pourtant les paupières, clignant des yeux chassieux dans la chiche lueur.

« C'est ce que je pensais », dit le vieillard, appelé Yéyizu. Sa voix rauque râpait le silence. « Lequel es-tu ?

— Éhiru, dit le prêtre en un souffle aussi profond et doux que les ombres de la pièce. Appelé Nsha en songe. »

Le vieillard écarquilla les yeux de surprise et de plaisir. « C'est donc ça, le nom d'âme de la rose. À qui dois-je cet honneur ? »

Éhiru poussa un lent soupir. C'était toujours plus difficile d'apporter la paix lorsque le porteur de dîme était réveillé et effrayé ; voilà pourquoi la loi imposait aux collecteurs de s'introduire par effraction dans les logis. Toutefois Yéyizu n'avait pas peur, constata-t-il derechef, aussi décida-t-il de répondre à la question, même s'il préférait effectuer sa tâche sans converser.

« Ton fils aîné nous a soumis la commission en ton nom. » De la sangle de hanche de sa jupe, il détacha la jungissa : une pierre polie longue comme le pouce évoquant du verre noir, sculptée à la semblance d'une cigale. Yéyizu la suivit des yeux tandis qu'Éhiru la brandissait. Ces bijoux étaient légendaires pour leur rareté ainsi que pour leur puissance ; rares étaient les fidèles d'Hananja à en voir une. « Elle a été étudiée puis acceptée par le Conseil des Voies qui m'a alors chargé de l'exécuter. »

Le vieillard hocha la tête, levant une main tremblante vers la jungissa. Éhiru la rapprocha pour qu'il palpe ses ailes lisses finement sculptées, mais

garda une bonne prise sur le corps. Ces pierres étaient trop sacrées pour qu'on les traite négligemment. L'émerveillement de l'autre le rajeunissait ; son visiteur ne put s'empêcher d'en sourire.

« La Déesse a goûté nombre de tes rêves, Yéyizu-ancien », dit-il, mettant avec douceur la jungissa hors de portée afin que le vieillard l'écoute. Ce dernier soupira, mais retira sa main. « Elle a bu à satiété tes espoirs et tes craintes. À présent, Elle te prie de La rejoindre en Ina-Karekh. Lui accorderas-tu cette dernière offrande ?

— Volontiers », dit Yéyizu qui ferma les yeux.

Éhiru se courba pour baiser son front. La peau fiévreuse, d'une délicatesse de papyrus, se lissa sous ses lèvres. Quand il se redressa, appliquant la pierre à la place du baiser, elle frémit de sa pichenette avant d'adopter une vibration à peine visible. Yéyizu s'abîma dans le sommeil. Éhiru commença par poser le bout de ses doigts sur les paupières closes.

Dans le calme relatif du soir sur la cité, la chambre ne s'emplissait que de souffles : d'abord d'Éhiru et de Yéyizu, puis d'Éhiru seul. Au sein du silence – avec la fin du rêve, la jungissa avait cessé de vibrer –, il resta debout, immobile, laissant la langueur du sang onirique collecté se répandre en lui. Quand il jugea le moment propice, il décrocha un autre ornement à sa hanche – cette fois-ci, une petite demi-sphère d'obsidienne à la face plane estampée d'une rose d'oasis, ses rainures bourrées de poudre d'encre. Avec application, il imprima le motif sur la peau du torse osseux figé, apposant sa signature sur l'œuvre de chair. Le sourire s'attardant

sur les lèvres qui refroidissaient était encore plus beau.

« Une éternité de rêves joyeux, mon ami », murmura-t-il avant de tirer le drap et de disposer la dépouille de Yéyizu avec dignité. Enfin, il prit le chemin du retour, sans plus de bruit qu'à l'aller.

Il détala le long des toits, silencieux et rapide. Quelques pâtés de maisons plus loin, il se laissa tomber au sol, côté sous le vent d'un vieux mur étêté. Là, il s'agenouilla parmi les hautes herbes, tremblant. Jadis, du temps de sa jeunesse, il aurait regagné le Hétawa après sa nuit, fou de joie d'avoir servi de passeur à une vie bien remplie. Seules de longues heures de prière au Vestibule des Bénédictions du temple lui auraient rendu ses pleines capacités. Il n'était plus jeune. Il avait gagné en force, en discipline. Souvent, il pratiquait une seconde collecte dans la nuit, voire une troisième au besoin – trois, toutefois, lui donneraient le vertige au point qu'il se croirait au sein d'un rêve, sans plus savoir quel royaume il arpentait. Le sang onirique d'une âme unique pouvait encore lui brouiller les idées : comment ne pas exulter, alors que le bonheur de Yéyizu restait si palpable en lui ? Mais, pour le bien des autres souffrants de Gujaareh, il se devait d'essayer. À deux reprises, il tenta de compter de quatre en quatre – un exercice de concentration –, mais perdit le fil chaque fois à quatre mille quatre-vingt-seize. Pathétique. Néanmoins, le tourbillon de ses pensées finit par s'apaiser et son accès de tremblements par cesser.

Non sans appréhension, il constata que la Lune Rêveuse atteignait son zénith, son globe radieux

fixant la cité depuis le centre du ciel tel un grand œil strié ; la nuit entamait sa seconde moitié. Il serait plus rapide de traverser cette partie de la ville par les rues que par les toits. Après une pause le temps de retourner son pagne et de revêtir plusieurs boucles d'oreilles en or – même le plus miséreux ne se montrait jamais sans ornement, en Gujaareh –, Éhiru s'écarta du mur en ruine pour parcourir les artères tel un individu sans caste apparente, d'aspect insignifiant, en prenant soin de marcher voûté pour diminuer sa stature. À cette heure si tardive, il ne croisa que des caravaniers achevant les préparatifs de leur voyage du lendemain, et un garde qui bâillait alors qu'il se dirigeait vers son poste nocturne à l'une des portes. Aucun d'eux ne lui prêta la moindre attention.

Une fois qu'il eut atteint le district des classes supérieures, les maisons s'espacèrent. Il s'engagea dans une rue latérale chichement éclairée par des lanternes à moitié consumées, pour émerger au milieu d'un groupe de shunha, des jeunes hommes empestant la fumerie de timbaline et le parfum de femme ranci qui riaient et titubaient, l'esprit embrumé par la drogue. Il les suivit sur la longueur d'un pâté de maisons sans qu'ils remarquent sa présence, puis se faufila dans une nouvelle rue latérale menant à l'entrepôt de la pension qu'il cherchait. Par les portes béantes du local, il vit le long des murs des tonneaux de vin et des paquets ficelés – intacts ; les rares voleurs de Gujaareh avaient du bon sens. Éhiru se fondit dans les ombres qui régnaient à l'intérieur pour ôter ses bijoux de pacotille, puis retourner et dérouler son pagne dont il

attacha les pans pour éviter qu'ils battent. D'un côté, le vêtement arborait un motif passe-partout, mais de l'autre – celui qu'il montrait désormais –, il était noir.

La veille, il avait mené son enquête. En bon marchand de caste retors, le propriétaire de la maison ouvrait sa tour toute l'année aux riches étrangers, beaucoup détestant déménager aux crues de printemps. Ce porteur de dîme – un négociant nordiste – disposait d'une chambre particulière dans la tour, séparée du reste de l'édifice par une volée de marches escarpée. Pratique. Hananja faisait place, quand Elle voulait voir Sa volonté accomplie.

Au sein de la maison, la pénombre régnait dans la cuisine ainsi que dans la salle à manger attenante. Éhiru longea la table basse entourée de coussins, puis traversa l'atrium en ralentissant pour écarter palmes et fougères. Les chambres se situaient par-delà le jardin. Dès lors, il marcha à pas de loup, car malgré l'heure tardive, il pouvait rester des invités éveillés, mais toutes les lanternes demeuraient masquées et il n'entendait que des souffles réguliers derrière les entrées voilées de rideaux. Parfait.

Gravissant l'escalier de la tour, il perçut, malgré l'épais panneau de bois, les gros ronflements troublés du dormeur. Ouvrir le battant sans que les gonds grincent lui demanda des efforts, mais il y parvint ; ce faisant, il déplorait en son for intérieur la coutume étrangère d'ajouter aux chambres des portes pleines. Dans la pièce, les ronflements étaient si puissants que la gaze autour du lit frémissait à l'unisson. Il ne fallait pas s'étonner que le

propriétaire ait proposé la tour à son client – voire offert une réduction. Néanmoins, Éhiru se tint sur ses gardes. Il attendit un grognement très violent pour écarter les rideaux et considérer l'objet de sa mission suivante.

D'aussi près, l'odeur de l'homme alliait la sueur rance, la graisse rassise et d'autres senteurs en un âcre mélange qui rendit le collecteur nauséeux. Il avait oublié à quel point ces gens se baignaient peu. Malgré la fraîcheur de la nuit, et la brise, le négociant – un Bromarte, même si, à vrai dire, Éhiru n'avait jamais su différencier les tribus nordistes – suait à profusion, sa peau blême aussi rouge et marbrée que s'il dormait dans la fournaise de midi. Son visiteur étudia ce visage pendant un bon moment ; il se demandait quelle paix on pouvait tirer des rêves d'un tel individu.

Elle devait bien exister, estima-t-il enfin, ou Hananja ne l'aurait pas choisi. Cet homme avait de la chance. La Déesse accordait rarement Ses faveurs aux étrangers.

Les yeux du Bromarte papillotaient déjà sous leurs voiles de chair ; il n'y aurait nul besoin de jungissa pour le plonger dans le sommeil adéquat. Posant les doigts sur les paupières du dormeur, Éhiru, par la seule force de sa volonté, détacha sa propre âme de sa chair, laissant son lien – l'umblikh – en place pour pouvoir le suivre à rebours le moment venu. Quand il ouvrit les yeux de son âme, il découvrit la chambre devenue un simple lieu d'ombre, sans couleur ni substance. Un reflet insignifiant du monde de l'éveil. Une seule chose importait ici, à une distance égale de la veille et

du songe : la délicate longe rouge chatoyante qui émergeait d'entre les clavicules du Bromarte pour se perdre dans le néant. C'était le chemin que l'âme de l'homme avait emprunté vers l'Ina-Karekh, le pays des rêves. Éhiru n'avait qu'à le suivre vers l'extérieur, puis vers l'intérieur, en sens inverse.

Cette fois, quand il ouvrit les yeux de son âme, la couleur l'entourait, et la singularité, car il était en Ina-Karekh. Ici, le songe du Bromarte se révélait. Son nom lui vint à l'esprit, Charleron du clan Wenkins, et il en absorba le caractère étranger, ainsi que tout ce qu'il pouvait de son titulaire. Il ne s'agissait pas d'un nom d'âme, mais il fallait s'y attendre. Les Bromartes nommaient leurs enfants selon les espoirs et les besoins de l'éveil, et non pas pour les protéger durant le sommeil. Pour eux, « Charleron » signifiait l'ambition ; il signifiait la *faim*. Et c'était bien ce qui emplissait l'âme du Bromarte : il avait faim de richesse, de respect, et d'autres concepts pour lesquels le vocabulaire lui manquait. Reflétées sur les paysages oniriques d'Ina-Karekh, ces faims se fondaient en un immense puits béant aux parois couvertes d'innombrables mains désincarnées qui griffaient le vide. Adoptant sa forme onirique usuelle, Éhiru flotta vers le bas entre les mains, ignorant leur besoin avide, aveugle et muet, pour entamer ses recherches.

Et là, tout au fond du puits de mains, pleurant de peur et d'impuissance, s'agenouillait la manifestation du Bromarte au nom si fâcheux. Charleron se recroquevillait entre ses sanglots, tâchant en vain de s'écarter de ses créations tandis que celles-ci ne cessaient de l'agripper. Les mains ne lui faisaient

aucun mal et l'épisode n'aurait qu'effrayé de façon raisonnable un rêveur entraîné – mais c'était bien de la bile onirique, estima Éhiru : noire et amère, nécessaire à la santé, détestable aux sens. Il en absorba le plus possible pour les partageurs car elle offrait maintes utilisations, que Charleron le veuille ou non, mais il réserva un volume en lui pour l'humeur la plus importante – celle qui, après tout, avait motivé sa venue.

Et comme tous ses semblables, ainsi que la Déesse l'avait décrété, le porteur de la dîme d'Hananja leva les yeux et avisa Éhiru sous sa vraie forme inaltérée.

« Qui es-tu ? » demanda le Bromarte distrait de sa terreur. Une main l'empoigna par l'épaule ; il haleta et se dégagea d'un sursaut.

« Éhiru. » Il pensa à donner son nom d'âme et choisit de s'abstenir. Pour les païens, les noms d'âme ne signifiaient rien.

À sa grande surprise, l'autre écarquilla les yeux comme s'il reconnaissait son visiteur. « *Gualoh* », murmura-t-il.

Par le filtre de leur rêve partagé, Éhiru devina vaguement le sens du mot. Une sorte de croque-mitaine des contes qu'on échangeait autour des feux de camp ? Il chassa l'idée de son esprit : une superstition barbare.

« Un serviteur de la Déesse des Rêves », corrigea-t-il en s'accroupissant face à l'homme. Des mains vinrent tirailler sa peau, son pagne, les deux nattes pendant de sa nuque – en réaction à la peur que l'autre éprouvait devant lui. Il ne leur prêta aucune attention. « Tu as été choisi pour Elle. Viens, et je

te guiderai vers un meilleur endroit que celui-ci, où tu vivras à jamais en paix. » Il tendit la main.

Le Bromarte lui sauta dessus.

L'acte faillit prendre Éhiru au dépourvu – mais aucun homme du commun ne pouvait l'emporter sur un collecteur dans le rêve. D'une pichenette mentale, il bannit le puits de mains qu'il remplaça par un désert innocent de dunes ourlées par le vent. Cela lui offrit toute la place pour éviter la charge du Bromarte. Ce dernier fit volte-face et, toujours tête la première, revint vers lui en hurlant des obscénités. Éhiru ouvrit et referma le sol sous ses pieds, l'enterrant dans le sable jusqu'à la taille.

Même cloué sur place, l'autre jura, battit des bras, pleura, lui jeta des poignées de sable – que le collecteur se contenta d'effacer d'une pensée avant de s'accroupir de nouveau, les sourcils froncés, pour dévisager son vis-à-vis.

« Lutter ne sert à rien. » Le Bromarte se figea au son de sa voix, bien qu'il ait parlé avec douceur. « Détends-toi et ton voyage se passera au mieux. » Il devait le savoir, tout de même ? Son peuple pratiquait des échanges commerciaux avec Gujaareh depuis des siècles. Au cas où sa panique serait venue de là, il ajouta : « Tu ne souffriras pas.

— Éloigne-toi de moi, *gualoh* ! Je ne suis pas l'un de tes bouseux ! Je refuse que tu te repaisses de mes rêves !

— Certes, tu n'es pas gujaaréen », répondit Éhiru. Sans détourner son attention, il entreprit d'ajuster le paysage pour susciter le calme. Les nuages s'effilochèrent et blanchirent, et le sable autour de la forme onirique du négociant s'affina pour devenir

plus doux au contact. « Mais il est déjà arrivé qu'on collecte des étrangers. L'avertissement est donné à tous ceux qui choisissent de vivre et de commercer dans les murs de notre capitale : la cité d'Hananja obéit aux lois d'Hananja. »

Ses mots finirent par pénétrer la panique du Bromarte. Sa lèvre inférieure frémit. « Je… je ne veux pas mourir. » Il sanglotait pour de bon, les épaules secouées de soubresauts, au point que le collecteur ne put s'empêcher de le prendre en pitié. C'était terrible que les nordistes ne connaissent pas la narcomancie. Ils restaient impuissants dans leurs rêves, à la merci de leurs cauchemars, et aucun ne savait le moins du monde sublimer la peur. Combien avaient échoué dans les Ombreterres, de ce fait ? Et ils n'avaient pas non plus de collecteurs pour leur faciliter le voyage.

« Rares sont ceux qui désirent la mort », convint Éhiru. Il tendit la main et caressa le front de l'homme, relevant ses cheveux fins, pour le rassurer. « Même mes compatriotes disant aimer Hananja combattent parfois leur sort. Tu vas mourir – de façon rapide et atroce, si le mal que tu apportes à Gujaareh, cette maladie contractée auprès d'une pute, suit son cours. Pendant ce temps-là, non seulement tu souffriras, mais tu répandras ta souffrance. Pourquoi ne pas mourir en paix et répandre la vie, plutôt ?

— Menteur ! » L'expression se fit têtue, le regard des petits yeux haineux, changement si abrupt qu'Éhiru se tut, stupéfait. « Tu parles d'une bénédiction de ta Déesse, mais je sais de quoi il retourne

en vérité. » L'autre se pencha, l'haleine mauvaise. « *Ça te plaît !* »

Il recula devant l'atrocité du souffle et de la phrase. Au-dessus d'eux, les nuages effilochés avaient cessé de dériver. « Aucun collecteur ne tue par plaisir.

— *Aucun collecteur ne tue par plaisir*, répéta le Bromarte en étirant ses mots pour se gausser. Qu'en est-il de ceux qui le font ? » Il sourit, ses dents jetant une brève lueur. « Ils ne sont plus collecteurs, hein ? Ils portent un autre nom, pas vrai ? »

Un froid fugace glaça Éhiru, suivi d'une colère brûlante. « C'est là une obscénité, dit-il d'un ton sec. Je ne saurais en entendre davantage.

— Les collecteurs réconfortent les mourants, non ?

— Les collecteurs réconfortent ceux qui croient en la paix et accueillent la bénédiction d'Hananja ! Ils ne peuvent pas grand-chose pour les incroyants qui tournent Son réconfort en dérision. » Il se mit debout et fronça les sourcils, agacé. La déclaration absurde l'avait détourné de sa tâche ; autour d'eux, le sable bouillonnait, se ridait, soulevé comme par le souffle d'une créature. Mais avant qu'il ait pu reprendre le contrôle du rêve et forcer l'esprit du Bromarte à s'apaiser, une main se referma sur sa cheville. Étonné, il baissa les yeux.

« Ils t'utilisent. »

L'inquiétude paralysa ses réflexions. « Quoi ? »

L'autre hocha la tête, le regard plus aimable, l'expression adoucie. Il semblait prendre en pitié son visiteur à son tour. « Tu verras. Bientôt. Ils t'utiliseront jusqu'à t'user, et il n'y aura personne pour

te réconforter à la fin. » Il se mit à rire et le paysage se souleva autour d'eux, riant avec lui. « Quelle honte, Nsha Éhiru. Quelle *honte* ! »

Le collecteur sentit la chair de poule hérisser sa peau qui n'avait pourtant rien de réel. En un moment pareil, l'esprit faisait le nécessaire pour protéger l'âme et il lui sembla, tout à coup, qu'il avait bien besoin de protection – le Bromarte *connaissait son nom d'âme*, alors qu'il ne l'avait pas révélé.

Il se dégagea de la prise puis s'extirpa du rêve dans le même réflexe de fuite. Mais, horrifié, il constata que sa sortie maladroite déchirait la longe reliant le Bromarte à sa chair. Trop tôt ! Il n'avait pas eu le temps de le mettre en lieu sûr dans le royaume des rêves et l'âme dérivait dans son sillage comme du bois flotté ; il avait beau s'efforcer de la repousser vers l'InaKarekh, elle se tortillait, se fragmentait. Pris de désespoir, il collecta le sang onirique répandu, sans pouvoir retenir un frisson quand le fluide se répandit en lui, coagulé par la peur et la méchanceté. Dans l'obscurité entre les mondes, le dernier rire du Bromarte se perdit.

Éhiru revint à lui, haletant, et baissa les yeux. Sa gorge se dilata si fort qu'il tituba à l'écart du lit, s'appuya au rebord de fenêtre et prit de brèves inspirations pour éviter de vomir.

« *Sainte Dame du réconfort et de la paix…* » Murmurant sa prière en sua, par habitude, il ferma les yeux ; il voyait encore le Bromarte, mort bouche bée, le regard exorbité, un rictus atroce découvrant ses dents. Qu'avait-il donc fait ? *Ô Hananja, pardonne-moi d'avoir profané Ton rite.*

Il ne signerait pas d'une rose, cette fois. Le dernier rêve n'était jamais censé tourner mal – surtout sous l'égide d'un collecteur aussi expérimenté que lui. Il frémit au souvenir du souffle de l'autre, évoquant une pourriture installée. Et ce devait être plus atroce du point de vue du Bromarte que l'imprudence d'Éhiru avait projeté pour l'éternité dans les abîmes cauchemardesques d'Ina-Karekh. À condition qu'il subsiste des vestiges suffisants de son âme.

Mais tandis que le dégoût laissait place au chagrin, alors qu'il ployait sous leur fardeau commun, l'intuition sonna un glas étouffé dans son esprit.

Il leva les yeux. Par-delà la fenêtre s'élevaient les toits de la cité, derrière lesquels la courbe luisante de la Rêveuse descendait de son train habituel vers l'horizon. Derrière son aînée, la Lune Éveillée pointait son minois. La ville s'était figée dans les moments ultimes du clair des Lunes ; même les voleurs et les amants dormaient. À part lui…

Et la silhouette tapie contre une citerne sur un toit tout proche.

Éhiru fronça les sourcils et se redressa.

La silhouette l'imita, reproduisant son mouvement. Il ne voyait guère de détails à part sa forme : un individu de sexe masculin, nu ou presque, grand mais étrangement voûté. Impossible de déterminer ses traits, sa caste ; impossible de spécifier son intention.

Non. Pour cette dernière, cela semblait faisable. Il tirait peu d'indices de la fixité de l'autre, mais le vent qui soufflait entre eux évoquait sans fard sa *malveillance*.

Le tableau ne dura qu'un instant. Puis la silhouette se détourna, grimpa à la corde de la citerne pour gagner son toit, bondit sur le bâtiment voisin et disparut. La nuit reprit son immobilité. Sans retrouver sa paix.

Gualoh, répéta la voix du Bromarte dans le souvenir d'Éhiru. Scrutant l'endroit où la forme se tenait auparavant, il comprit qu'il ne s'agissait pas d'une insulte – mais d'un avertissement.

Démon.

Premier interlude

Savais-tu que coucher les histoires par écrit les tue ?

Mais oui, ça les tue. Les mots ne sont pas censés être raides et immuables. Je descends d'une famille de conteurs, même si nous fabriquons désormais des urnes et des jarres funéraires. Il y a maintes et maintes générations, avant le pictoral, les numératiques et les hiératiques, on cantonnait les mots là où ils devaient être : dans la bouche. Les gens qui veillaient à leur transmission étaient mes ancêtres. L'écrit n'a pas tué la raison d'être de ma lignée, même si les foules – et les richesses – que nous attirions jadis ont fondu. Néanmoins, nous répétons les histoires, parce que nous savons que la pierre n'est pas éternelle. Contrairement au verbe.

Donc, au début des temps…

Oui, oui, je dois commencer par cette grande histoire. Je la raconte à la façon sua, la grande histoire puis les petites, car c'est ainsi qu'il faut faire. Tel était notre marché, non ? Je parle, et je te transmets mes contes, puisque je n'ai ni fils ni filles à qui les confier. Quand j'en aurai fini, tu pourras

convoquer mes frères et je m'en irai volontiers rejoindre Hananja. Donc…

Au début des temps, le Soleil n'était qu'un gros lourdaud. Il se pavanait dans les cieux, clamant sa grandeur jour et nuit sans se soucier des épreuves qu'il infligeait au monde d'en bas : des rivières mouraient, des déserts naissaient, des sommets brûlaient et pelaient. Il brillait fort pour que les deux Sœurs Lunaires, admiratives, lui accordent leurs faveurs.

Lune Éveillée était une petite chose ordinaire qui sortait rarement de l'ombre de sa sœur tant elle redoutait de se retrouver seule. Elle permettait au Soleil de prendre son plaisir avec elle et il continuait de se pavaner, plus sûr que jamais de sa splendeur.

Mais Lune Rêveuse était pleine et belle. Elle adorait les lieux sombres et les nuits froides, et parfois elle regardait dans l'océan afin de peindre sa figure de quatre bandes de couleur : rouge pour le sang, blanc pour la semence, jaune pour l'ichor et noir pour la bile. Elle n'avait guère envie d'un amant et trouvait offensant le comportement de Soleil, si bien qu'elle repoussait ses avances.

Soleil en devenait fou de désir et même Lune Éveillée ne parvenait plus à le soulager. Il chercha du réconfort auprès d'Étoiles plus petites et plus jeunes auxquelles il arrivait de se soumettre à lui, mais sa soif finit par devenir trop grande. Il tomba sur la terre et se masturba, et quand son orgasme vint, la terre s'ouvrit, les cieux se fendirent, et une grande lance blanche de sa semence jaillit, frappant Lune Rêveuse. Là où la terre s'ouvrit, les plantes et les bêtes émergèrent pour se répandre sur la contrée.

Là où la Rêveuse avait été frappée, les dieux s'avancèrent pour se répandre dans les cieux.

Puisque Soleil ne savait pas se maîtriser, elle allait le faire à sa place, déclara Lune Rêveuse, furieuse de cette terrible insulte. Elle exigea qu'il lui apporte des cadeaux pour se racheter et des mets pour nourrir les enfants qu'il avait engendrés avec une telle insouciance. Elle le confina au jour, où il pourrait fanfaronner autant qu'il le souhaitait sans l'irriter de ses bêtises. Elle lui interdit de revenir sur la terre, pour éviter que ses penchants à la luxure n'entraînent davantage de chaos. Docile, il accepta volontiers ses édits, car elle maniait une magie formidable ; et si c'était la seule façon dont il parvenait à se faire accepter d'elle, ainsi cela devait-il être.

Désormais, ils vivent séparés, mari et femme, elle la nuit, lui le jour. Il brûle toujours de désir à son endroit, et les journées raccourcissent et s'allongent tandis qu'il s'efforce de se lever plus tôt, de se coucher plus tard, afin de l'entrevoir. Au fil de l'éternité, elle a fini par éprouver de l'affection pour lui, car, depuis leurs épousailles, il s'est montré humble et poli. De temps en temps, elle se lève tôt, pour qu'il puisse la contempler. Il arrive même, rarement, qu'elle le laisse la rattraper, et il obscurcit sa figure pour lui plaire, et ils font l'amour, ils s'unissent, avec prudence. Et parfois, la nuit, quand il ne peut pas la voir, elle regrette ses facéties, se languit de lui, et elle obscurcit sa propre figure. Elle a toujours retrouvé son plein éclat quand il revient.

2

Donne à Hananja la paix, et Elle rêvera la paix
et la rendra ainsi au rêveur.
Donne à Hananja la peur ou la souffrance,
et Elle les rêvera et les rendra de même.
Ainsi la paix devient-elle loi.
Ce qui menace la paix est corruption.
La guerre est le pire des maux.

(Loi)

À Gujaareh, la magie existait.

Les Protecteurs avaient averti tous les Kisuas. Pourtant, le maître de Sunandi, Kinja Seh Kalabsha, avait exigé qu'elle étudie la magie gujaaréenne durant son apprentissage, quand bien même les anciens avaient secoué la tête et les nobles sonha soupiré. Mais il s'était montré intraitable. La magie baignait les gens de Gujaareh – imprégnés de sa nécessité, fiers de ses bénéfices, dédaigneux de ses conséquences. On ne pouvait comprendre la Cité des Rêves sans comprendre la source de sa puissance.

Sunandi avait donc appris la magie gujaaréenne. Celle-ci tournait autour des pouvoirs de guérison que le Hétawa – le temple majeur de la foi hananjanne – contrôlait. Mais même si ses prêtres servaient de gardiens de la magie, ils n'en constituaient pas la source. C'étaient les gens de Gujaareh qui produisaient la magie, lors des éclats d'imagination et d'émotion qualifiés de rêves ; les Hananjans se contentaient de récolter ces produits et de les purifier afin de les utiliser. Les citoyens gujaaréens apportaient leurs cauchemars et leurs rêves absurdes aux temples, où les prêtres, les partageurs, s'en servaient pour réduire des tumeurs ou accélérer la cicatrisation des plaies. Parfois, il fallait recourir à un autre type de magie curative, comme faire repousser un membre coupé ou arrêter une maladie transmise par la lignée. Dans ce cas, c'étaient les putes d'Hananja qui intervenaient – non, se morigéna Sunandi. Considérer cela avec le mépris kisuati habituel alors qu'on se trouvait dans les frontières de Gujaareh, c'était dangereux. Les sœurs d'Hananja, donc, comme on les appelait, même si leur ordre comptait un petit nombre d'hommes en tenue féminine – étrange particularité gujaaréenne parmi d'autres. Lors de rites solennels, les sœurs enjôlaient les suppliants de la Déesse, suscitant de leur part les rêves les plus charnels que l'on donnait aux partageurs pour le bien de tous.

Quant aux citoyens de Gujaareh trop âgés, trop malades ou trop égoïstes pour apporter leurs offrandes au Hétawa… ils avaient, eux, affaire à une autre catégorie de prêtres : les collecteurs.

Oh ! oui, la magie existait à Gujaareh. Elle y abondait, y empestait.

« Vous avez peur », releva le Prince.

Tirée de sa rêverie, Sunandi cilla et le découvrit qui lui souriait sans remords. C'était les Gujaaréens qui parlaient de ces choses – les désirs intimes, les angoisses dissimulées. Il savait bien que les Kisuatis ne le faisaient pas.

« Vous le cachez bien, mais ça se voit, reprit-il. Dans vos silences, surtout. Vous vous montriez si énergique que le changement se remarque. Ou alors vous trouvez que j'ai si peu de conversation ? »

Si seulement Kinja n'était pas mort ! se dit-elle derrière le masque de son sourire. Il comprenait les particularités et les contradictions de Gujaareh mieux que tout autre à Kisua. Sur cette terre, les fleurs s'épanouissaient la nuit et le fleuve engendrait des terres arables prospères en plein désert. Ici, la politique était religion et énigme, car, en vertu de la Loi d'Hananja, même un *indice* de corruption était puni de mort. Et ici, Sunandi avait découvert que même Kinja pouvait se tromper, car bien qu'il lui ait enseigné la langue, la magie, les coutumes, il n'était pas une femme. Il n'avait jamais dû affronter le Prince du Crépuscule – et ses charmes les plus élégants, les plus périlleux de Gujaareh.

« Je suis énergique lorsqu'il faut de l'énergie. » Elle agita la main – une note d'insouciance, un soupçon de moquerie. « Il en faut clairement pour les discussions commerciales avec les Zhinha. Il me semblait toutefois que cette rencontre entre nous était… » Elle affecta de chercher le mot adéquat en

gujaaréen, même si elle se doutait que, contrairement à la plupart des compatriotes, il ne se laisserait guère berner par l'accent et l'ignorance feinte de son interlocutrice. « Quel est le terme exact ? Moins officielle. Plus… intime.

— Oh ! mais c'est le cas. » Il suivait du regard le moindre de ses gestes ; son sourire ne le quittait pas.

Elle inclina la tête. « Alors, je peux être davantage moi-même. Si vous lisez de la peur dans mon silence, je vous assure qu'elle n'a rien à voir avec vous. » Elle sourit pour atténuer la rebuffade. Une lueur mélangée d'amusement et d'intérêt passa dans les yeux de son vis-à-vis, comme toujours quand elle parait ses bottes verbales. Pas étonnant qu'il la trouve si attrayante ; Sunandi considérait les Gujaaréennes comme terriblement soumises.

Soudain il se leva de son divan et alla, nonchalant, vers la balustrade du balcon. L'espace d'un instant, Sunandi oublia toute subtilité pour se repaître du spectacle sans être vue, même si elle n'avait aucun motif de cacher son intérêt. Le Prince se mouvait avec mesure, incarnation de la grâce ; il savait bien qu'elle le dévorait des yeux. Ses tresses noires s'enfilaient dans des cylindres en or et des anneaux de perles ; cette crinière encadrait un visage aux traits lisses – parfait, hormis l'infortune de sa couleur. Sans âge, comme son corps mince de guerrier. Ici, dans ses quartiers privés, il avait échangé les colliers et les ornements élaborés de sa fonction contre un simple jupon et une cape nouée à la taille dont les plumes chuchotaient en balayant les dalles.

Il s'arrêta près d'un socle portant un plateau qu'il scruta comme pour vérifier la pertinence de son contenu, puis qu'il lui rapporta. S'agenouillant avec une souplesse facile devant la banquette qu'elle s'était choisie, il lui présenta l'offrande en courbant la tête, aussi humble qu'un domestique de caste inférieure.

Sur le plateau se disposait une profusion de mets fins : légumes croquants mouchetés de sel marin et de graines de hékeh, boulettes de céréales façonnées au miel et aux huiles aromatiques, médaillons de poisson frais liés en fagot autour de raisins secs trempés dans le vin. Et bien d'autres encore, le tout en rangs par quatre – quarante au total. Un nombre de bon augure, à Gujaareh.

Sunandi sourit de ce message d'espoir implicite. Après un instant de réflexion, elle choisit une gaufre sucrée garnie de crustacés d'eau douce rôtis. Il patienta alors qu'elle prenait son temps pour mâcher, savourant le mélange sucré-salé ; c'était la bonne façon de montrer son appréciation selon les coutumes gujaaréenne et kisuatie. Enfin, elle inclina la tête afin d'indiquer qu'elle acceptait l'offrande. Le Prince posa alors le plateau en équilibre sur son genou pour, du bout de ses longs doigts, la régaler d'autres délices, sans impatience ni hâte.

« À Kisua, on évoque souvent les coutumes de séduction gujaaréennes, dit-elle en choisissant une nouvelle gâterie. Les miens trouvent amusant que les hommes d'ici se servent de la nourriture pour amener les femmes au plaisir. Dans mon pays, c'est l'inverse.

— La nourriture n'est qu'un symbole. » La voix douce et grave, le Prince parlait bas comme pour calmer un animal sauvage. « C'est l'acte d'offrir qui – dans l'idéal – attire. Il y en a qui proposent des bijoux ; les Shunha et les Zhinha préfèrent les marques de statut social, les castes inférieures des poèmes, des chansons. » Il haussa les épaules. « Vu nos positions respectives, j'ai craint que des bijoux passent pour un pot-de-vin. Et la poésie est très subjective. Une offrande peut vexer, après tout. » Il lui donna une bouchée dont la saveur, délicieuse, évoquait la noisette. « Les mets délicats, eux, font appel aux appétits. »

Amusée, elle se lécha les lèvres. « Les appétits de qui ?

— Ceux de la femme, bien sûr. Les hommes n'ont guère besoin de motivation pour prendre du plaisir. » Un sourire d'autodérision. Il faisait l'idiot avec tant d'aplomb qu'elle réprima son envie de lever les yeux au ciel. « Et nous autres Gujaaréens, nous vénérons nos femmes.

— Autant que votre déesse ? » La question frôlait ce que ces gens tenaient pour du blasphème, mais il se borna à en rire.

« Les femmes *sont* des déesses », répondit-il.

Elle ouvrit la bouche et il plaça sur sa langue un mets qui fondit en un mélange exquis de saveurs. Fermant les yeux, elle haleta, dépassée soudain, et vit en relevant les paupières qu'il souriait plus large. « Elles engendrent et façonnent les rêveurs du monde. Quelle meilleure cour un homme peut-il faire à une femme qu'en la vénérant ?

— Jusqu'à ce que vous ayez pris votre plaisir. Après quoi vos femmes se remettent à avoir des enfants et à tenir la maison.

— Tout juste. Les hommes honorables continuent de leur faire des offrandes, même si elles sont de plaisirs nocturnes et d'outils pratiques au lieu de frivolités. » Voyant combien il l'agaçait, il avait les yeux qui pétillaient. « Vous voudrez donc pardonner à mes courtisans et mes conseillers s'ils ont du mal à vous traiter comme la Voix de Kisua. À leur idée, vous devriez rester en paix dans la cuisine d'un homme, à recevoir l'adulation qui vous est due. »

Elle rit, avec moins d'amabilité que lui. « Seraient-ils mécontents de me trouver ici avec vous ?

— J'en doute. Un homme et une femme qui s'apparient pour le plaisir, cela semble plus logique qu'un homme et une femme qui s'associent pour les affaires. »

Comme Sunandi déclinait le morceau suivant, il posa le plateau et la prit par les mains. Elle se leva dans le même mouvement que lui, curieuse de voir jusqu'où il comptait aller. « En fait, dit le Prince, ils se réjouiront que j'aie séduit la Voix de Kisua. Sans doute s'attendent-ils à ce que vous deveniez plus conciliante après une journée et une nuit passées à offrir des rêves d'extase à Hananja. » Il haussa une épaule. « Ils ne comprennent pas les étrangères. »

Une journée et une nuit. Par les mains de Mnedza, il avait une haute opinion de lui.

« Je vois », dit-elle, gardant son expression sereine.

Le Prince ne fit pas mine de l'attirer à lui, se contentant de lui tenir les mains et de la regarder

dans les yeux. Elle soutint son regard sans fléchir. Que ferait une Gujaaréenne dans sa situation ? Il avait de drôles d'yeux marron clair, tel l'ambre des hautes forêts par-delà la mer. Sa peau affichait une nuance presque assortie – non dénuée de charme, mais tout à fait inconvenante pour un noble. Que ces Gujaaréens acceptent de voir leur lignée royale diluée par les nordistes ne laissait pas de la surprendre.

Elle décida de badiner. « Et vous, si ?

— J'ai deux cent cinquante-six épouses, répondit-il d'une voix amusée. Je comprends n'importe quelle femme. »

Elle rit de plus belle, puis, après un nouveau moment de réflexion, se rapprocha. Resserrant sa prise, il l'attira à lui jusqu'à ce que ses seins effleurent son torse à travers les plis de sa robe et se pencha, joue contre joue. Il embaumait le bois de santal et la larme de lune.

« Vous me trouvez amusant, Sunandi Jeh Kalawé ? » Sa voix ne recelait qu'une note d'âpreté ; il éprouvait du désir, mais le contrôlait avec fermeté.

« Je suis une femme, monseigneur, répondit-elle sur le ton qu'il employait à l'instant. Je trouve n'importe quel homme amusant. »

Il gloussa, un souffle chaud dans son oreille, et entreprit de la haler vers le divan, sans relâcher son étreinte. « Vous allez pouvoir constater que je ne suis certes pas n'importe quel homme, Sunandi.

— Parce que vous bénéficiez d'une grande expérience ? » Elle posa la question avec prudence, sachant qu'il sentirait son intention véritable mais

lui laissant une porte de sortie. Il avait deux cent cinquante-six épouses et son devoir lui imposait de les satisfaire toutes. Il était aussi beaucoup plus vieux qu'il en avait l'air. Personne ne connaissait son âge, mais il régnait sur Gujaareh depuis plus de trente crues et ne paraissait pas davantage. Sa lignée était réputée pour sa longévité, qu'on disait un don des descendants du Soleil.

Mais lorsqu'ils atteignirent la couche, le Prince se borna à s'asseoir et à la faire asseoir près de lui. Alors seulement il lui lâcha les mains, pour la prendre par les hanches.

« Parce que je suis l'avatar d'Hananja », dit-il, ses yeux dorés aussi avides que ceux d'un lion, « et que je vais vous octroyer des rêves magnifiques. »

*
* *

Une fois leur affaire faite, alors qu'il dormait, Sunandi se leva du divan pour se nettoyer dans la salle de bain. Elle prit soin de limiter son exploration des appartements princiers aux abords immédiats, car on ne pouvait savoir quand il se réveillerait et partirait à sa recherche, et il devait déjà douter des motivations de son invitée. Même si elle n'espérait rien trouver de notable, elle remarqua son étude où une caisse en fer hérissée de quatre cadenas orientaux complexes était vissée sur la table de travail.

Là, s'avisa-t-elle avec un frisson. Le secret qu'elle était venue trouver à Gujaareh : il était *là*.

Mais elle se retint d'approcher de la caisse, pour l'heure. En toute probabilité, elle recelait des pièges dangereux ; les Gujaaréens en raffolaient. Elle préféra regagner la terrasse où, mal à l'aise, elle trouva le Prince qui, aussi bien réveillé que s'il n'avait pas dormi, l'attendait.

« Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ? » Un sourire de sphinx.

Elle le lui rendit. « Rien que vous. » Et elle se rallongea à son côté.

*
* *

Tard cette nuit-là, elle regagna sa suite au moment où la Rêveuse dépassait son zénith. Si le Prince n'avait pas tenu sa promesse vantarde d'une journée et d'une nuit de plaisir, il s'était fort honorablement acquitté de sa tâche. À en croire la gêne agréable qu'elle éprouvait, cela devait valoir mieux. Faute de pratique, elle serait sans doute endolorie au matin.

Un sujet plus important réclama son attention dès qu'elle passa le seuil de son logis, toutefois. Lin l'y attendait.

Rares étaient les Gujaaréens qui prenaient garde à la fille osseuse blonde comme les blés parmi ses pages. On croisait des jeunes de sang nordiste à Gujaareh et, de toute façon, les nobles des deux pays gardaient volontiers à disposition de telles curiosités en guise d'amusement. Laisser les gens d'ici croire qu'elle n'avait aucun autre but lui convenait à merveille.

« Un long rendez-vous, maîtresse », dit la fille, qui parlait sua puisqu'elles étaient toutes seules. Affalée sur une chaise dans un coin, elle se retenait d'afficher un sourire sur son visage espiègle.

« Le Prince a eu la gentillesse de m'enseigner certaines coutumes gujaaréennes que maître Kinja avait négligées.

— Une leçon appréciable, alors. Vous avez beaucoup appris ? »

Sunandi soupira, se laissant choir sur une banquette garnie de daim qui lui rappela par la bande le divan du Prince. Hélas, en moins confortable ; la gêne physique se rappela à son souvenir. « Moins que je ne l'espérais. Toutefois, d'autres leçons pourraient se révéler utiles.

— Il possède donc de si solides connaissances ? Une idée, maîtresse : la prochaine fois, interrogez-le plutôt avant le début du cours. »

Elle foudroya Lin du regard. « Quel manque de respect, mon enfant ! Tu as dû faire une découverte, pour être aussi intolérable de suffisance. »

En réponse, la petite blonde leva un minuscule parchemin qui atteignait à peine la longueur de son majeur. Quand Sunandi se redressa sur son séant, intéressée, l'autre traversa la pièce pour le lui présenter – en se tenant dans l'ombre et à l'écart de la fenêtre ouverte, remarqua sa maîtresse. Elle mit cette bizarrerie de côté pour y revenir plus tard, cependant, et le lui arracha. « Tu l'as trouvé !

— Oui, Nandi. Il est de la main de maître Kinja, j'en suis sûre, et… » Elle hésita, jetant un nouveau coup d'œil vers la fenêtre. « Il évoque des sujets qu'aucun Gujaaréen n'irait coucher sur le papier. »

Sunandi lui jeta un regard acéré, l'air exceptionnellement sombre.

« Si c'est si grave, je renvoie le parchemin à Kisua. Mais je me demande dans quelle mesure on peut se fier à certains des vieux contacts de Kinja… surtout les gujaaréens. » Elle soupira d'irritation. « Tu vas peut-être devoir partir. »

Lin haussa les épaules. « J'en avais assez d'ici. Il fait trop sec et le soleil me cuit. La peau me démange tout le temps.

— On croirait une matrone de la caste supérieure. » Elle ouvrit le parchemin et parcourut les premiers numératiques griffonnés en traduisant le code dans sa tête. « Sous peu, tu vas exiger des domestiques qu'ils huilent la peau de ton dos si précieux… *Soleil servile !* »

La petite blonde sursauta. « Moins fort ! Vous oubliez qu'il n'y a pas de portes ici.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Dans les bureaux du général Niyès, ici, au palais. Je sais, mais je pense que c'est bon. Le général a pris quelques affaires de maître Kinja parce qu'ils étaient amis. Dont un de ses masques décoratifs. À mon avis, il n'a pas remarqué l'envers factice. »

Sunandi poursuivit sa lecture, les mains tremblantes. Le parchemin n'était pas long ; Kinja avait fait preuve d'autant de concision que d'éloquence dans l'espace imparti. À la fin, elle s'adossa au mur, l'esprit en émoi, le cœur serré par un chagrin tardif.

Kinja avait été assassiné. Même si elle s'en doutait, cette confirmation était un thé amer. Les Gujaaréens avaient parlé d'arrêt du cœur, une

affection trop rapide et trop grave pour que leur magie de guérison la contre. Mais Sunandi savait qu'il existait des poisons susceptibles de déclencher un arrêt du cœur et d'autres techniques capables de simuler une mort naturelle. Ici, à Gujaareh, où seuls les usages et les rideaux protégeaient une chambre, commettre un meurtre n'avait rien de malaisé. Et pourquoi ne pas y recourir, étant donné ce que Kinja avait découvert ? Des monstres au sein des ombres. Une magie si détestable que même leurs prêtres meurtriers crieraient à l'abomination – pourvu qu'ils soient informés de son existence. De toute évidence, quelqu'un avait veillé à ce qu'ils continuent de l'ignorer.

Et voilà que Sunandi connaissait ces secrets. Pas tous, loin de là, mais dans une proportion suffisante pour risquer le même sort que Kinja.

Lin s'approcha à petits pas, l'anxiété peinte sur la figure. Sunandi, avec un sourire triste, leva la main pour lisser ses cheveux raides et clairsemés. Sa sœur par le cœur, sinon par la lignée. Kinja ne l'avait pas adoptée comme il l'avait fait d'elle – les étrangers n'avaient aucun statut légal à Kisua –, mais Lin avait démontré sa valeur à maintes reprises au fil des années. Il semblait que Sunandi allait devoir la forcer à la prouver encore. Alors qu'elle avait à peine treize ans…

Et de toute leur délégation, c'était la seule à pouvoir sortir du palais et de la cité sans donner l'alerte. Ce qui expliquait pourquoi Sunandi l'avait amenée : jamais les Gujaaréens ne s'attendraient à ce qu'une Kisuatie confie des secrets vitaux à une nordiste. Et cette fille n'avait rien d'une innocente

inexpérimentée ; elle avait survécu par ses propres moyens dans les rues de Kisua pendant des années. Avec l'aide de leurs contacts, elle se débrouillerait du voyage.

Sauf si les ennemis de Sunandi savaient qu'on l'avait envoyée découvrir cette preuve. Sauf s'ils avaient laissé le parchemin en guise de piège. Sauf s'ils étaient au fait du penchant de Kinja à trouver et former des jeunes talents.

Sauf s'ils envoyaient leur faucheur.

Elle frémit. Lin, qui avait déchiffré son expression, hocha la tête. Elle prit le parchemin entre les doigts gourds de son aînée, le roula de nouveau et le rangea dans sa jupe en lin.

« Dois-je partir dès ce soir ou bien attendre la célébration de Hamyan ? s'enquit-elle. Cela signifierait un délai de deux jours, mais quitter la ville en cachette à ce moment-là serait plus facile. »

Au lieu de fondre en larmes, comme elle en avait envie, Sunandi attira Lin à elle, la serra fort et composa en son for intérieur une prière fervente dont elle espéra que cette sale garce d'Hananja ne l'entendrait pas.

3

L'enfant d'une femme peut être d'un quatre
de fratrie, ou d'un huit.
L'enfant de Hétawa, d'un mille.

(Sagesse)

Entouré d'un quatre des meilleurs gardiens de Hétawa, on pouvait éprouver diverses sensations, songeait Nijiri. Avant tout, de la peur – oh, il l'éprouvait à plein, qui lui donnait la salive amère et les paumes humides. Mais outre la peur, et la crainte de la correction que ces hommes ne manqueraient sans doute pas de lui administrer, il ressentait un sentiment nouveau, et surprenant : l'attente.

Supprimer ses émotions n'est pas l'idéal. Il s'humecta les lèvres ; il entendait presque la douce voix nocturne d'Éhiru. Ce dernier savait toujours quoi répondre quand Nijiri lui soumettait ses tracas d'enfant. *L'idéal, c'est de les* contrôler. *Même nous, les collecteurs, nous en éprouvons – et nous les savourons, lorsqu'elles se manifestent, pour les précieux bienfaits qu'elles apportent.*

L'envie d'écraser les figures de ses adversaires dans le sable pouvait-elle vraiment se révéler un bienfait ? Il sourit. Plus tard, il méditerait là-dessus.

La sentinelle Mekhi jeta un coup d'œil à la sentinelle Andat, ses yeux soulignés de khôl se plissant d'amusement. « Il me semble que l'acolyte Nijiri recherche la paix, frère de voie.

— Hmm. » Andat souriait aussi ; d'une main, il faisait tourner son bâton de combat avec l'insouciance que lui procurait la compétence. « Il me semble que l'acolyte Nijiri recherche la *douleur*. Qui est une sorte de paix, je crois.

— Partagez-la avec moi, frères », souffla Nijiri qui se mit en garde, accroupi. Ils l'attaquèrent aussitôt.

Il n'attendit pas les bâtons. Personne ne pouvait parer ni endurer les coups de quatre sentinelles armées. Il préféra se laisser tomber à plat ventre pour offrir une cible réduite et se glisser sous leur zone de réaction rapide. Ils étaient vifs des jambes, toutefois : il n'évita le coup de pied circulaire de la sentinelle Harakha qu'en roulant dessus. Cette manœuvre, par chance, le plaça en dehors de leur cercle et les obligea à se retourner, ce qui lui offrit un demi-souffle pour formuler une stratégie.

Harakha. Cadet des quatre, il lui restait à acquérir la vraie sérénité d'une sentinelle. Il était dangereux, ainsi que toute sentinelle ayant survécu à son apprentissage. Mais à force de l'observer durant des matchs d'entraînement, Nijiri avait noté un détail : chaque fois qu'on parait ses coups, il avait tendance à s'agiter dans tous les sens avant de recouvrer sa maîtrise de soi, comme si son échec le choquait.

Il lui faucha les chevilles de la jambe droite, de la gauche, roulant sur ses avant-bras pour enchaîner les balayages, et Harakha dut reculer à petits sauts. Ses trois compagnons se hâtèrent de modifier leur formation pour éviter les jambes tournoyantes du jeune homme et s'épargner de trébucher les uns sur les autres – ainsi qu'il l'espérait. Puis, tandis que la cible cédait à un énervement compréhensible et dardait son arme vers sa tête, Nijiri serra les jambes et partit en roulade – *vers* Harakha, ce qui l'amena sous le bâton dont le bout heurta le sol derrière lui et se planta un bref instant dans le sable. Aussitôt il rua d'un pied, visant la main. Il la manqua, mais l'autre ne vit l'attaque qu'au dernier instant et bondit en arrière en décochant à son tour, rageur, un coup de pied que Nijiri encaissa avec un grognement en roulant sur lui-même. Une douleur négligeable en guise de prix à payer, car il avait atteint son objectif : Harakha recula d'un dernier pas mal assuré, surcompensant comme d'habitude après avoir failli perdre son bâton et forçant les trois autres sentinelles à bouger *encore*, sans grâce, pour éviter leur cadet maladroit.

La diversion était l'alliée fidèle du collecteur. À quatre pattes, il courut gifler le mollet de Mekhi. Il était difficile de trouver l'âme d'un membre, et plus encore pour Nijiri de se calmer afin de pratiquer la narcomancie, mais peut-être…

L'autre flancha, gémit et tomba, hébété plus qu'assommé – le jeune homme ne pouvait attendre mieux d'un adulte au sang chaud, réveillé et prêt à se battre. Mais dans le même temps, Harakha siffla d'agacement et faillit trébucher sur le bâton

de son frère d'armes. Nijiri se releva dans son dos telle une ombre. La sentinelle s'avisa trop tard du danger : deux doigts posés sur sa nuque injectèrent de la bile onirique tout le long de son échine dorsale qu'elle engourdit comme de l'eau glacée. Inconscient, il s'effondra en pivotant, avec une telle violence qu'il maudirait sans doute son adversaire pour ses bleus quand il reprendrait connaissance.

Ravi, il s'en prit à Mekhi qui tâchait de s'écarter tant bien que mal le temps que son esprit se dégage de la gangue du sommeil. Dardant deux doigts en fourche et fredonnant l'air de sa jungissa, Nijiri lui sauta dessus…

… pour se statufier devant l'extrémité d'un bâton face à sa figure. Le bout d'un autre, aussi léger qu'une caresse, se posa au creux de ses reins.

Ce n'était qu'une joute, se remémora-t-il, s'efforçant de se calmer. (En vain.) Qu'une épreuve… mais il avait vu des sentinelles empaler des adversaires en usant de leur force pure et d'angles précis pour rendre leurs bâtons contondants aussi pointus que des piques à pointe de verre. Et s'il jugeait que Nijiri ne s'était pas battu de son mieux, Andat aimait lui infliger des plaies afin de l'inciter à plus d'application.

« Bien », dit ce dernier, qui lui pointait son arme vers la figure. Donc c'était Inéfer dans son dos. S'il en avait vaincu deux, il se retrouvait aux prises avec les plus expérimentés. Cela suffisait-il à valider cette épreuve ? *J'aurais dû laisser Mekhi ; il ne présentait aucun danger. J'aurais dû choper l'un des autres ou…* « Très bien, même. » Soulagé, Nijiri s'avisa qu'Andat était vraiment satisfait. « Deux d'entre

nous, toi désarmé et nous tous parés ? J'aurais été content que tu en battes un.

— Ç'aurait été Harakha, de toute façon, lança Inéfer d'un ton écœuré. L'imbécile troublé et maladroit !

— On va le dresser jusqu'à ce qu'il comprenne. » Andat semblait enjoué. Malgré lui, Nijiri grimaça de compassion.

Il sentit le bâton d'Inéfer quitter le bas de son dos.

« D'autres sujets passent en priorité pour l'heure. » Andat leva les yeux vers le balcon surplombant le cercle de joute. Nijiri suivit son regard et se crispa, reprit par l'anxiété, car là-haut, les toisant d'un air narquois, il y avait le Supérieur du Hétawa. Près de lui se tenaient deux hommes en ample robe sans manches à capuche de lin blanc cassé. Il ne voyait pas leurs visages, et l'angle lui dissimulait leurs tatouages d'épaule, mais il connaissait assez leurs carrures pour les différencier et discerner qui brillait par son absence, car un troisième aurait dû les accompagner.

Réprimant un froncement de sourcils, Nijiri se mit debout afin de pouvoir lever les mains selon le salut convenable à ses frères.

« Voilà qui paraît suffisant, dit le Supérieur. Sentinelle Andat, vous êtes satisfait ?

— Oui, et je parle pour mes frères de voie. Quiconque peut vaincre deux sentinelles sur quatre a plus que le talent nécessaire pour réaliser la volonté de la Déesse hors les murs du Hétawa. » Il jeta un coup d'œil à Nijiri et sourit. « Même si, ce faisant, il choisit de suivre la mauvaise voie. Hélas.

14331

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 26 janvier 2025

Dépôt légal : février 2025
EAN 9782290401026
L21EPGN000835-621696

Éditions J'ai lu
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion